

daigner les pompes et les acclamations, nous appelions ça une entrée ratée.

Pendant que nos troupes se dispersaient dans les locaux où elles devaient cantonner, nous nous installions dans l'immeuble qui était affecté au quartier général du général Bazaine. C'était vraiment une somptueuse demeure qui se caractérisa de suite par une hospitalité pleine de charme et surtout d'opportunité, car nos bagages ne devaient arriver que fort tard et le chef de nos cuisines nous manquait absolument. Mais le régisseur du palais, en homme avisé, avait prévu le cas et un déjeuner superbe était servi dans la magnifique salle à manger du sire baron, le seigneur du lieu, un nabab anglais qui était en ce moment à Londres. Nous rendîmes à cette attention gastronomique tous les honneurs qui lui étaient dûs; et, en vérité, c'était une vraie jouissance que d'officier plantureusement à une table luxueusement ornée et servie avec recherche, au fond comme dans la forme, après avoir si longtemps vécu en guerriers spartiates ! Quand l'office fut terminé comme il convenait par un café indigène de grand crû et un exquis cognac exotique de nos Charentes, un majordome attentif à tous nos besoins, nous fit respectueusement observer qu'après le blond havane qu'il nous offrait, il était de bon ton à Mexico de s'abandonner aux douceurs d'une courte sieste digestive. Après des agapes aussi pantagruéliques, nous trouvions que cet homme avait raison. Mais hélas ! le général pensait à ses 12.000 hommes qui n'avaient pas si bien déjeuné et ne logeaient pas chez un prince de la finance, et il fallut s'occuper d'eux. Déjà, du reste, des officiers arrivaient de tous les côtés dans la belle salle du rez-de-chaussée où nous avons établi notre bureau. D'autre part, le général avait fait savoir au général de Salas, chef du Gouvernement provisoire, qu'il irait dans la journée lui rendre visite.

Ce personnage, bien qu'il fût le chef improvisé d'un gouvernement impromptu et éphémère, n'en était pas moins pour nous le seul représentant possible de la nation mexicaine;

aussi le général Bazaine tint à donner à cette visite un appareil significatif et qui fut de sa part une manifestation d'autant plus accusée qu'il avait refusé celle qu'on lui avait préparé pour le matin. Il monta à cheval, accompagné de son état-major et de ses officiers, suivi de son fanion et de son escorte. Nous avions quitté la tenue de campagne pour lui en substituer une plus cérémonieuse, et ainsi nous nous rendîmes au Palais du Gouvernement.

La nouvelle de cette visite s'était répandue et, comme on n'avait pas pu voir Bazaine le matin, les citadins des deux sexes remplissaient la rue Plateros, déjà naturellement fort animée par le va et vient des guerriers français. Aussi notre parcours ne manqua pas d'un certain charme. Tout le monde saluait le général qui répondait avec sa bonhomie habituelle; quant à nous, les jeunes, nous n'avions qu'à attraper au vol les jolis regards des belles Mexicaines, dont les grands yeux nous fixaient avec curiosité. Aussi, nous arrivâmes trop vite sur la grande place où se trouvent la cathédrale, le palais et l'hôtel de ville, occupant trois de ses côtés. Saisis d'admiration tout d'abord pour l'aspect grandiose et imposant de la basilique, nos regards restèrent glacés en présence du Palais du Gouvernement.

Comment, après les Montezuma, les Fernand Cortez, les Vice-Rois, c'est tout ce que le Mexique peut offrir comme demeure à la personnalité qui préside à ses destinées, qui doit être le représentant de son prestige et de sa grandeur ? Quelle chute !

Une immense et blanche muraille de cent mètres de longueur, plate comme la place qu'elle domine, sans une moulure pour lui donner quelque relief et porter quelques ombres artistiques sur sa surface qui mesure près d'un demi-hectare. Telle est la façade du palais. C'est la nudité désespérante d'une caserne de province; c'est même l'aspect rébarbatif d'une caserne défensive. On sent, en effet, à la première vue, que la méfiance devait régner dans ce monument. Ses angles sont munis d'avant-corps, peu saillants du

reste, percés de créneaux et de meurtrières. D'autre part, la répartition de ses ouvertures est entendue de la plus étrange et disgracieuse façon. Au rez-de-chaussée, les fenêtres, très rares, sont haut placées et étroites ; au premier étage, elles sont également clairsemées mais plus élevées. Quant au second qui, en raison de ses cinq mètres de hauteur, semble représenter l'étage d'honneur, les fenêtres sont à profusion et de dimension démesurée en hauteur. On comprend qu'à dix mètres d'altitude au-dessus de la place, on ne peut plus craindre aucune escalade. Aussi, a-t-on poussé le confort jusqu'à établir devant cette longue file de portes-fenêtres, un interminable et monotone balcon avec balustrade en barres de fer, semblable à une grille de ménagerie et soutenu dans le vide par des étais de même nature qui produisent l'effet décoratif le plus déplorable et le moins rassurant par sa fragilité. C'est évidemment de là-haut que les chefs des Pronunciamentos heureux haranguaient le peuple ceint en foule et l'excitaient à la joie en lui promettant le bonheur futur.

Les moyens d'accès dans ce palais-citadelle étaient également parcimonieusement mais prudemment assurés. Il n'y avait que trois portes dont celle du centre, qui était l'entrée d'honneur, permettait à peine le passage d'un carrosse. Tout, en somme, montrait bien que les gouvernements passagers, qui se succédaient dans cette résidence suprême, ne s'y sentaient jamais en sûreté. L'histoire nous dit, en effet, qu'elle fut souvent attaquée et défendue à coups de fusils.

Et c'est là-dessus, au sommet d'un fronton haut et étroit qui surgit mal à propos du milieu de la corniche, que se déploie un gigantesque pavillon rouge, blanc et vert, au centre duquel un Zopilote, voir vautour, tenant dans son bec un affreux serpent, à sonnettes sans doute ! se tient fièrement perché sur un cactus épineux.

Ce sont la bannière et les armes parlantes du Mexique.

Nous mîmes pied à terre et, guidés par quelques Français et Mexicains de marque, nous fûmes conduits par un esca-

lier de convenable envergure à l'étage d'honneur où, parcourant une large et belle galerie ouverte sur une cour intérieure, nous arrivâmes dans une vaste pièce de bonne apparence et convenablement meublée. C'était évidemment la salle du trône de la République mexicaine. En somme, tout à l'intérieur était honorable mais modeste et nous ne pouvions nous expliquer comment, après avoir ruiné tous les couvents et dépouillé de leurs richesses toutes les églises du pays, un gouvernement soit réduit à une demeure aussi relativement misérable ! Où étaient donc passés les trésors confisqués ? J'appris plus tard la cause de ce phénomène de prestidigitacion qui, paraît-il, est la conséquence matérielle de ces sortes de confiscations.

La rencontre des deux personnages fut pleine de courtoisie et de cordialité, échangées avec l'aisance franche et loyale de deux vieux soldats. Après l'expression réciproque et interminable des formules de politesse extra-flatteuse et de témoignages d'excessive sympathie, comme il est de règle dans les mœurs protocolaires et mondaines de la vieille et aristocratique Espagne, on se bombardait de quelques compliments épicés sur les rôles passés et de certains aperçus rapides et discrets sur l'avenir. L'entretien s'appliqua particulièrement à la solennité qu'on allait préparer pour l'entrée du général en chef, qui était surtout le représentant de l'Empereur des Français. Le général Bazaine, avec un tact parfait, eut la prudence extrême de ne pas dire un mot de politique et se confina absolument dans son rôle de général commandant l'avant-garde de l'armée française. Quant au bon vieux général de Salas, revêtu d'une belle tenue de général mexicain fortement chamarée, il sut conserver une attitude simple mais pleine de dignité, très conforme au rôle élevé mais passager que les circonstances lui avaient imposé. Il reconduisit longuement le général en le comblant des plus flatteurs témoignages. Et nous remontâmes à cheval, entourés d'une foule nombreuse et choisie qui ne ménagea pas ses sympathies au général. Notre re-

tour fut encore plus animé que notre venue et la chaleur des démonstrations dans la Calle Plateros aussi bien que l'éclat des jolis regards allèrent crescendo; heureusement, nous disparûmes rapidement dans les coulisses de l'hôtel Baron, conservant tout au moins une impression délicate et pleine d'espérances de cette première promenade dans Mexico. Décidément, on gagne beaucoup à être le satellite, si petit soit-il, d'un astre de première grandeur !

Les deux journées qui suivirent furent très animées en ville où on préparait avec un réel enthousiasme la réception solennelle qui allait être faite à l'armée française. Cette surexcitation était encore augmentée par l'attitude correcte des troupes occupant déjà la ville et qui, dès le premier abord avaient su, par leur entrain et leur bonne humeur, se créer des relations sympathiques dans la population.

De son côté, le général était absorbé par les visites qui lui étaient faites par toute espèce de gens et il avait à peine le temps de prendre les dispositions nécessaires à la participation de ses troupes à la cérémonie. Car le général en chef tenait, avec juste raison, qu'on donnât à son entrée une importance exceptionnelle qui frappât les yeux et l'imagination de la population de Mexico, principalement de l'élément indien. Aussi les ordres qu'il envoya à son lieutenant étaient détaillés et précis : Toutes les troupes de sa division devaient prendre les armes et former la haie sur son passage. Il terminait ses instructions par un ordre peu banal écrit de sa main : « Je tiens essentiellement à ce que l'on chante un *Te Deum* dans la cathédrale auquel j'assisterai, avec tous les officiers, à mon arrivée. »

Tout fut disposé conformément à ces ordres. La ville était merveilleusement pavoisée, ornée, enguirlandée; des arcs de triomphe, des mâts décoratifs étaient dressés partout sur l'itinéraire que devait parcourir le général Forey suivi de la division Douay. Et, le 10 juin, dès 8 heures du matin, par un temps resplendissant, la division Bazaine tout entière se déployait des deux côtés des voies à parcourir

ou bien se massait sur les places adjacentes où l'artillerie se tenait particulièrement.

Alors, le général de division, avec tout son état-major, se mit en route, passa au milieu de ses troupes superbes de correction et d'attitude; puis, sortant par la Garrita de San-Lazaro, il alla se placer à quelques centaines de mètres plus loin afin d'y attendre le général en chef. Lorsque la colonne apparut sur la chaussée du Penon, il m'envoya au devant d'elle avec mission d'informer le général du point où il l'attendait et prendre les nouveaux ordres qu'il pourrait avoir à lui donner. Je partis en un petit galop cadencé et bien mis, comme il convenait alors à un officier d'état-major stylé. J'étais encore loin du cortège qui s'avancait à pas comptés et m'apprêtais à ralentir, lorsque je remarquai, derrière le général, des officiers qui gesticulaient et semblaient me faire signe d'arrêter; ce que je fis et attendis. Le général m'accueillit du reste fort aimablement, m'adressa quelques questions, m'invita à rejoindre mon chef et s'arrêta. Un de ses officiers me recommanda de partir doucement et je m'éloignai au pas. J'appris plus tard que toutes ces chinoiseries avaient pour cause le souci d'éviter de soulever une poussière qui troublerait l'atmosphère ambiante et pourrait ternir l'éclat de la belle tenue toute neuve du général, et surtout celui de son chapeau à plumes blanches qu'on lui voyait porter pour la première fois. En vérité, je n'aurais jamais deviné cette subtilité protocolaire et quelque peu futile prescrivant d'éviter de faire, sur une grande route, de la poussière aux environs d'un grand chef !

Bientôt après, le général Bazaine salua le général en chef qui lui fit le plus chaleureux accueil et s'entretint avec lui pendant que nous autres, nous nous mêlions aux officiers qui suivaient.

A la Garrita San-Lazaro, attendait le général de Salas, entouré des autorités qu'on venait d'établir, et qui présenta pompeusement les clefs de la ville au général Forey. Puis l'entrée commença, on devrait dire la marche triomphale,

au milieu d'un enthousiasme extraordinaire et vraiment sincère, manifesté bruyamment par une épaisse population d'Indiens qui couvraient le sol de l'immense place San-Lazaro. Les innombrables cloches des églises et des couvents remplissaient l'air d'un vacarme effroyable contre lequel luttait avec peine nos tambours, nos clairons, nos musiques.

Après avoir parcouru le faubourg populeux où vivent surtout les Indiens, nous entrâmes dans les rues mieux habitées; alors l'enthousiasme grandit encore, mais les démonstrations devinrent moins bruyantes et prirent un caractère plus élégant et beaucoup plus agréable pour les triomphateurs. Nos regards surtout étaient privilégiés, car ils erraient de vision en vision et moissonnaient à l'envi les plus douces satisfactions. Les fenêtres, les balcons, tendus des plus riches étoffes, étaient garnis de femmes presque toutes jolies, en toilettes décolletées d'une nuit de bal, souriantes et rayonnantes de grâce, poussant les plus suaves exclamations de joie et jetant à profusion des fleurs, des couronnes et des gerbes embaumées. Et pourtant nous passions silencieux, mais rêveurs et profondément émus par l'explosion d'un pareil bonheur. Nous étions donc vraiment des libérateurs? Et nos chevaux inconscients foulaient aux pieds tous ces messages parfumés que nous aurions tant voulu fixer à la poignée de nos sabres.

Quand la tête de cet imposant cortège déboucha sur l'immense place du Gouvernement, toute enguirlandée de bannières, d'oriflammes et garnie d'une foule toujours élégante et fleurie, ce fut une explosion d'enthousiasme. Le commandant de l'armée française, le représentant de l'Empereur Napoléon III, arrêta son cheval, mit pied à terre et, le front découvert, s'avança avec une respectueuse et noble fierté vers le portique majestueux de la cathédrale, où les grandes orgues murmuraient déjà les plains-chants solennels de la foi catholique. Là, sous les flots lumineux qui remplissaient la basilique, apparut, entouré d'évêques et d'un pompeux

clergé, l'archevêque de Mexico, le Primat du Mexique. Et ce prélat donna sa bénédiction à ce soldat heureux, à ces officiers, à ces troupes massées sur la place, qui étaient à ses yeux des libérateurs et s'inclinaient devant lui. Alors une émotion indescriptible étreignit la foule, et retentit une immense clameur de vivats pour la France. Nous étions tous empoignés et des larmes émues coulèrent sur bien des visages bronzés.

La cérémonie fut courte mais grandiose et impressionnante, et lorsque l'archevêque, sous sa mitre d'or étincelante de pierreries, éleva sur les fronts baissés le Saint-Sacrement, que les clairons sonnait aux champs firent vibrer les grandes voûtes, que les drapeaux de la France s'inclinèrent, des invocations muettes mais ferventes s'élevèrent vers le ciel à la mémoire de nos frères d'armes, restés sous les ruines des remparts de Puebla et dont le sang généreux était le prix du triomphe qui nous enivrait.

Les grandes orgues vibraient encore des actions de grâce, lorsque le général remonta à cheval et, se plaçant en face de la Cathédrale, fit défiler devant lui et devant l'autel toute son armée. Alors les divisions Douay et Bazaine, tout imprégnées encore des gloires sanglantes de Puebla, passèrent magnifiques de fierté et, les yeux fixés sur leur chef suprême, clamèrent des vivats vibrants pour leur Empereur qui devait être content d'elles.

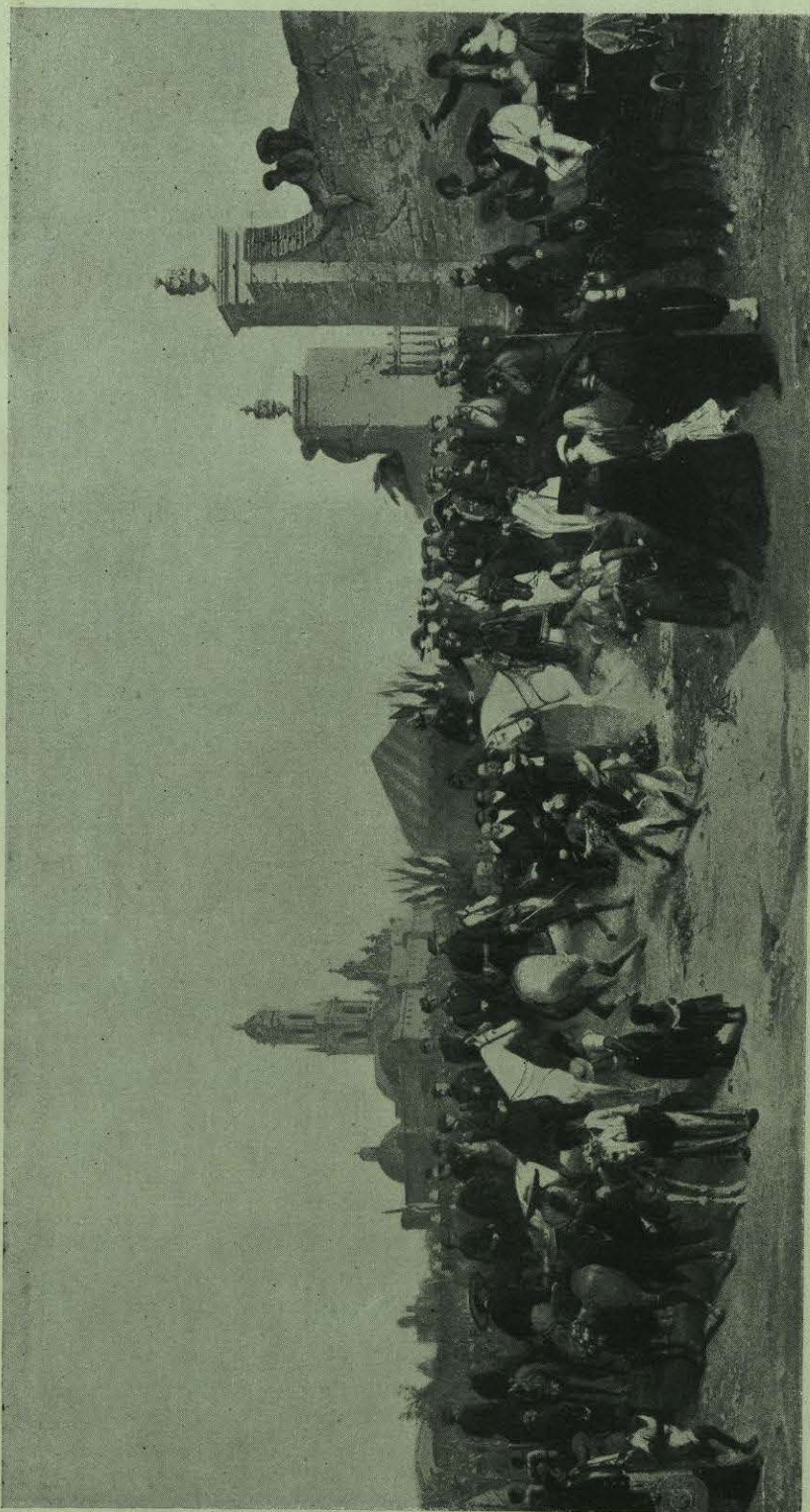
Ce défilé imposant, qui ravivait dans le cœur des Mexicains des événements si récents et si émouvants, produisit une impression profonde et fit naître en eux les plus chères espérances. L'aspect de ces magnifiques soldats qui venaient d'accomplir de si grands actes, leur allure irrésistible, leurs visages rayonnant d'audace, de fierté et de bravoure, la majesté sévère de leurs masses compactes respirant la puissance et révélant à cette heure de parade les facultés qu'elles savaient déployer dans le combat; toutes ces impressions leur donnaient confiance dans l'avenir. Et la foule, après avoir acclamé ses libérateurs, s'écoula frémissante d'émo-

tion, emportant dans ses foyers depuis si longtemps troublés, la confiance en l'étoile qui se levait sur l'horizon du Mexique, et l'espoir que ce grand jour serait l'aurore d'une ère de prospérité, de paix et de bonheur pour son infortuné pays !

Nous reconduisîmes le général Forey jusqu'à la porte du palais où les plus beaux appartements lui avaient été préparés en attendant que la municipalité lui eût organisé une demeure personnelle digne du chef de l'armée et du représentant de la France. Ce devoir de déférence rempli par une foule d'officiers, nous revînmes à notre quartier général pour saisir à belles dents un déjeuner que nos estomacs réclamaient impérieusement.

Le soir, à la nuit, conformément à la coutume de tous les pays et en particulier du Mexique qui aime bien jouer avec le feu, des illuminations embrasèrent la ville, c'est le terme consacré; et, à la fameuse promenade des *cadenas*, à côté de la cathédrale, grâce aux lueurs des lampions, lanternes, falots et autres lumignons de ce genre, nous eûmes le loisir de contempler, de frôler les belles *ninas* et *senoritas* du matin. C'était un charme mouvant et sans cesse changeant, car les silhouettes étaient gracieusement cambrées et les grands yeux de gazelle scintillaient sous la mantille coquette. Cette soirée nous parut trop courte et les apparitions trop fugitives !

Ainsi se termina cette journée historique du 10 juin 1863, qui laissa dans mon esprit, comme épilogue, une moralité spéciale ressortant de la réception même que le peuple mexicain avait faite à l'armée française, et qui me présentait bien des points d'interrogation. En effet, dix jours avant cette démonstration enthousiaste le président Juarez, avec tout son gouvernement, était encore à Mexico et exerçait le pouvoir; il devait s'y trouver naturellement un grand nombre de ses partisans. Mais alors qu'étaient-ils devenus ? Ils n'avaient pas tous quitté la capitale, car la population semblait toujours être à son complet normal malgré l'exode de



ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEXICO, 10 Juin 1863.

tous les gens qui étaient nos ennemis irréductibles. La vérité, c'est qu'il restait encore bon nombre de libéraux et que la plupart d'entr'eux avaient participé à la manifestation. On pourrait en conclure que les convictions politiques chez ce peuple affolé par tant de convulsions sociales et gouvernementales étaient bien fragiles; et cela serait exact. Mais, si, chez un certain nombre de ces libéraux, la cause de la mobilité des opinions résulte de ce sentiment très répandu que « la raison du plus fort est souvent la meilleure », il n'en est pas ainsi pour beaucoup d'autres. Il a été constaté, d'autre part, que lorsque défila, après nos troupes, le corps auxiliaire de Marquez qui incarnait en principe la politique inverse du gouvernement de Juarez, l'enthousiasme se refroidit sensiblement, en raison évidemment de l'abstention des libéraux. Et pourtant, c'étaient des Mexicains ! Ce fait semblait démontrer que nous pouvions trouver presque autant de sympathie chez eux, nos ennemis de la veille, que chez les réactionnaires qui s'étaient fait nos alliés. Cela, du reste, était assez naturel. Car ces libéraux avaient quelques raisons d'espérer que, tout en mettant l'harmonie et la tranquillité dans leur pays, nous resterions fidèles aux principes de libéralisme et de démocratie qui étaient alors la base de nos institutions en France et que nous les appliquerions au Mexique. Dans ces conditions, ils croyaient faire œuvre de patriotisme indépendant en acceptant le fait accompli de l'intervention et en nous accueillant tout au moins avec une sympathie raisonnée.

Bien des événements ultérieurs ont démontré qu'il en était ainsi et que, si nous ne devions pas prendre un point d'appui absolu sur le parti libéral renversé, il convenait surtout que nous évitions de le prendre sur l'autre. Nous devions rester ce que nous étions, c'est-à-dire nous-mêmes ! C'était, du reste, la volonté de Napoléon III, plusieurs fois notifiée au général Forey.